

À Renaud De Putter

« Il y a un moment entre deux genres d'humanités où l'on en arrive à se débattre dans le vide. »

Céline, *Voyage au bout de la nuit*

« Mais notre civilisation avait d'autres soucis. Prise en gros, elle ne se pique ni de générosité ni de délicatesse. Quand elle a quelque intérêt ou quelque fantaisie à satisfaire, le droit des générations passées la préoccupe aussi peu que le droit des générations futures. Un spéculateur abat des arbres millénaires afin d'exhiber leur écorce à qui paiera cinq sous d'entrée. Un fabricant de charbon dépouille de leurs forêts les flancs d'une montagne, la livrant au ravinement et à la stérilité, aux sécheresses et aux inondations furieuses. Disparaissent le castor et le phoque, disparaissent aussi le Peau-Rouge, le Bochimán, l'Australien. Des Chrétiens, Industriels et Capitalistes Réunis, massacrent tout ce qui ne peut se défendre. »

Élie Reclus, *Les primitifs d'Australie*

CHAPITRE 1

Mes pensées ont toujours été dirigées vers le sud, je veux dire vers le Grand Sud, comme d'autres ne jurent que par le Grand Nord. Dès l'enfance, lectures et rêves m'y ont transporté. C'était d'abord la Patagonie, avec une fixation sur son extrémité magellanique, des plaines septentrionales et centrales de la Terre de Feu jusqu'aux entrelacs méridionaux et occidentaux de canaux tortueux, de fjords profonds et d'inextricables forêts sombres et humides. C'était aussi tantôt l'Afrique australe de l'immensité sèche – entre savane, forêt claire et semi-désert – que constitue le Kalahari, tantôt la luxuriante et si petite Tasmanie, amarrée à quelques encablures de la géante Australie. Les trois ont en partage d'être des contrées de désolation.

Il n'y a plus de Fuégiens en Terre de Feu, ou si peu, qu'ils aient appartenu aux peuples selk'nam, yamana, kawésqar ou manekenk (je pourrais écrire alternativement, et respectivement, ona, yaghan, alakaluf ou haush, toutes ces appellations portent le poids du tragique de l'Histoire). Ils furent déplacés de force, éliminés, massacrés, victimes d'épidémies, de mélancolie, parfois chassés comme du gibier à partir des années dix-huit cent soixante-dix, ces gens que Darwin considérerait comme les êtres les plus abjects qu'il ait jamais rencontrés. De onze à douze mille individus à l'amorce de la colonisation, la population des Fuégiens tomba à moins de deux mille au

tournant du vingtième siècle, à moins de cinq cents dans les années trente et à quelques rescapés de nos jours.

Pour leur part, les San du Kalahari (plus connus comme Bochimans ou Bushmen), qui ont courageusement résisté aux assauts des Bantous, puis des colons hollandais et britanniques de l'ancienne colonie du Cap au cours des trois derniers siècles, sont toujours impitoyablement et sans relâche refoulés, marginalisés, privés de terres et harcelés par les autorités actuelles du pays où ils vivent en majorité, tandis que leurs voisins Hereros et Namas de Namibie furent, entre 1904 et 1908, les premiers à subir une politique de déportation et d'extermination allemande, préfiguration de grande envergure de ce qui se produirait en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale.

Quant aux Aborigènes tasmaniens (désignés, eux, par ce seul générique), ils furent victimes de la Guerre noire menée par les Britanniques dans les années dix-huit cent vingt, dix-huit cent trente, une guerre noire comme la peau de ceux qui furent assassinés. Darwin, encore lui, n'estimait guère plus ces gens que ceux de la pointe sud de l'Amérique et les vouait à une disparition naturelle. Une prophétie que l'expansion destructrice des puissances politiques et économiques de ce temps se chargerait d'accomplir très efficacement. Maudits soient-ils, ces Julius Popper, Ramón Lista, José Menéndez Menéndez, Lothar von Trotha et autre George Arthur (*Sir* de son état), agitateurs et exterminateurs en chef zélés. De tristes sires qui ne sont pas tombés dans l'oubli, pas partout en tout cas.

Parmi les tombereaux d'exterminés anonymes de ces régions d'« en bas », de rares noms ont atteint une involontaire postérité, et j'aime à me rappeler, là où je suis aujourd'hui, et

avec un pincement au cœur particulier, celle qui est présentée comme la dernière des autochtones de Tasmanie et appelée « reine » Truganini, Trugernanner, Trugernena, Trucanini ou Truganina (on recense au moins une dizaine de variantes), surnommée Lalla Rookh par les Anglais, morte en 1876 après une vie se résumant à un long calvaire. J'eus d'ailleurs la grande et heureuse surprise, poursuivant mes recherches bibliographiques sur ces populations perdues, de découvrir son nom et son portrait dans un livre récent, non pas une étude historique ou ethnographique, mais la biographie d'une certaine Charlotte Dufrène qui fut l'étonnante compagne du non moins étrange et méconnu écrivain français Raymond Roussel. Lors d'un tour du monde qui avait conduit ce dernier jusqu'à cette île lointaine, c'était dans les années dix-neuf cent vingt, il avait envoyé à son amie une carte postale dans laquelle il évoquait la reine Trouguénéné.

Des terres de désolation humaine, telles sont donc ces trois pointes géographiques orientées vers la masse antarctique, l'américaine, l'africaine, l'océanienne, admettant de bon gré que la configuration et la situation de la deuxième en font une pointe peut-être plus discutable. Mais je la tiens pour indissociable en essence des deux autres lieux objets de ma fascination.

Du plus loin qu'il m'en souviennne, j'ai toujours voulu voyager jusqu'à ces marges longtemps négligées et méprisées. Mais je m'étais figuré que cela relevait de l'impossible : à cause de mon âge durant les années de collège et de lycée, et du manque de temps et d'argent à l'université. Mon père, employé de bureau chez un gros transporteur routier, gagnait correctement sa vie, assez pour subvenir aux besoins élémentaires de notre petite famille (je suis enfant unique), pas suffisamment néanmoins en vue d'épargner le moindre sou (il ne cessait de le répéter). Après

leur mariage, ma mère avait été embauchée à la cantine d'une usine, avant de contracter une maladie peu fréquente qui la rendit sourde et muette. J'avais cinq ans. Elle eut droit à une allocation adulte handicapé, qu'elle complétait avec un peu de couture à façon que lui confiaient les dames du quartier. Dès que j'en eus la permission, vers quatorze, quinze ans, j'ai travaillé une bonne partie des vacances afin de me constituer une cagnotte qui m'alimentait en argent de poche. J'ai été pion à temps partiel au cours de mes deux premières années de faculté et j'ai dispensé des leçons privées dans des foyers bourgeois. Collège, lycée, université : pas de pauses, ou si peu, car en aucun cas mes parents n'auraient pu me donner ne serait-ce que deux ou trois cents francs. J'ai toutefois la certitude aujourd'hui qu'ils se serraient la ceinture bien au-delà de ce que leurs revenus auraient exigé.

L'âge, l'argent ou le temps. C'est en commençant à travailler et à percevoir un salaire régulier que j'ai pleinement réalisé qu'un motif de blocage supplémentaire se nichait en moi, le seul à avoir vraiment joué en définitive : j'avais compris et admis très jeune que j'étais quelqu'un de raisonnable, de très ou trop raisonnable, qui ne pourrais rien tenter hors de chemins strictement balisés. J'ignore de qui je tenais ce trait de caractère qui m'a longuement bridé, c'était probablement un déraillement héréditaire. J'avais donc intériorisé, et cela remontait au temps de mes rêves primordiaux, que jamais je n'irais jusqu'à ces bouts de sud. Trop risqué, en dépit des folles envies qui me taraudaient plus souvent qu'à mon tour. Ou alors, il me faudrait inventer une manière contrôlable et sûre d'y arriver. Mettre la main sur une formule magique. Oui, j'ai longtemps nagé dans les eaux chahutées de la tergiversation. J'admirais ceux qui se fixaient un but qui les dépassait peut-être, mais qui agissaient coûte que coûte en ne négligeant aucun moyen utile, sans atermoyer.

J'admirais, sans aller plus loin, car cela seul était à ma portée. Et pourtant, sans me vanter, je connaissais déjà ces régions comme ma poche, la Terre de Feu par dessus tout, capable de localiser et nommer les montagnes, les glaciers, les grands lacs, les fleuves, les principales îles, les grands établissements humains. Les biens familiaux avaient été la source primaire : deux atlas et une encyclopédie géographique en une vingtaine de volumes assemblée par abonnement sur plusieurs années. Mais surtout, je restais des heures dans les bibliothèques, la municipale et celles du lycée puis de l'université, à examiner et reproduire cartes, dessins, coupes et croquis, à détailler des photos, à prendre des notes. J'empruntais des ouvrages qui me faisaient pénétrer sans cesse plus en amont de ces mondes. Et j'avais eu la chance de fréquenter le Muséum national d'histoire naturelle et le Musée de l'Homme lors de quelques séjours parisiens que je m'étais octroyés, profitant de l'hébergement qu'une grand-tante maternelle (que je cataloguais d'excentrique, car elle passait l'aspirateur une cigarette aux lèvres) installée en banlieue m'accordait volontiers. Il y avait aussi foison de bouquinistes dans la capitale (une fête, comparée au désert qu'était ma ville), qui regorgeaient de trésors pas souvent dans mes prix, hélas.

À vingt ans, j'avais dévoré tout ce qui m'était tombé sous la main : des navigateurs, des ethnologues, des géographes, des missionnaires, des naturalistes, des historiens, sans omettre les littérateurs les plus divers, dont Stevenson, Verne, Coloane, Loti, Conrad, Melville, Segalen et Chatwin. Tous les écrits que j'avais lus ne se valaient pas, car à côté de textes fulgurants, intelligents, extraordinaires, beaux, enrichissants, empathiques, lucides, on croisait également la bêtise, l'ignominie, le racisme, le ridicule, les jugements à l'emporte-pièce. Tout ne se valait pas, mais tout valait la peine d'être découvert.

Au lycée j'avais été en section C, celle décrétée royale, bien que je fusse moyen dans les matières scientifiques qui me passionnaient fort peu. J'obtins le baccalauréat sans gloire, grâce au français, à la géographie et à l'histoire, à l'anglais et à l'espagnol. J'aurais été plus à ma place et à l'aise dans la filière littéraire, mais une personne pondérée se doit de préférer, si ses capacités intellectuelles le lui permettent, la voie qui offre par la suite les possibilités les plus amples pour que la raison fasse le juste choix. C'est ce que l'on me recommanda à la fin du collège, avec l'assentiment de mes parents, passablement indifférents. Je ne trouvai rien à redire.

Mon bac en poche, j'aurais dû, vu mon inclination, me tourner vers l'ethnologie. Mais comme celle-ci n'était pas enseignée dans l'université de ma ville – étudier ailleurs ne m'avait pas traversé l'esprit –, je m'étais résigné à une autre option. De toute façon, même si un département de cette discipline avait existé localement, je ne m'y serais pas inscrit. Car comment valoriser des diplômes en cette science ? ratiocinais-je à l'époque. Je m'étais judicieusement replié sur la géographie. Ce qui ne fut pas un drame, puisque j'ai toujours adoré les cartes, cœur de la matière. Avec ces études, véritable planche de salut, je m'étais dit que je pourrais me présenter au concours de l'enseignement secondaire et m'engager dans un métier connu et reconnu, incontesté, sans écueil. Il faudrait bien entendu y associer l'histoire, les deux disciplines étant intimement liées en France (j'apporte cette précision, car ce n'est pas nécessairement le cas à l'étranger) et dans mon entendement. Ce que je fis. Je réussis brillamment les épreuves et je suis, depuis de longues années maintenant, titulaire du Capes (certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré) d'histoire-géographie.